

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Montréal brûle-t-elle? Un reportage de notre envoyé spécial

Jacques Folch-Ribas

Volume 25, Number 6 (150), December 1983

Un quart de siècle de liberté

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30654ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1983). Montréal brûle-t-elle? Un reportage de notre envoyé spécial. *Liberté*, 25(6), 20–25.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1983

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JACQUES FOLCH-RIBAS

MONTRÉAL BRÛLE-T-ELLE?

un reportage

de notre envoyé spécial

Il était dix-neuf heures. Sept heures du soir à Montréal.

— C'est, me dit-il, Monsieur le petit curieux, que les temps ont bien changé. Rappelle-toi: nous allions à cette Place Ville-Marie aux alentours de midi. C'est là que ça se passait. C'était alors le centre de la ville, c'était la nouveauté, c'était l'événement. On avait bouché le trou du chemin de fer, on avait construit dessus, en aluminium et en forme de croix. Et très haut, très haut... Alors nous allions voir ça comme jadis on allait au veau d'or, béer d'admiration. Hubert Aquin, gesticulant, parlait d'accumulation de vide...

Et il était midi.

Nul n'aurait songé à visiter Montréal le soir, après sept heures.

— Que faisiez-vous, alors, le soir? dis-je.

— Il y avait Les Plouffe, et Michel Normandin. Et beaucoup d'autres choses qu'il serait long d'énumérer. Je suis gâteux, certes, dit Jean-Ca avec un sourire crispé, mais je n'aime pas beaucoup la nostalgie. Parlons d'aujourd'hui.

Il était dix-neuf heures. Nous étions assis rue Saint-Denis, à la terrasse d'un café. Nous? Jean-Ca et moi.

Il s'appelle en réalité Réjean de Carignan Spadda (Spadda par sa mère), nom impossible qui lui a valu force sobriquets tout au long de sa vie. Réjean, dit «l'Italo-intello» lorsqu'il était à l'université. Dit aussi «Hush-puppies» parce qu'il les traînait, ses savates, partout où cela bouge dans Montréal. Dit «Tino» par sa mère qui a une passion, cette femme, pour le chanteur corse dont elle possède l'œuvre gravé, y compris les premiers soixante-quinze tours que Radio-Canada avait voulu lui acheter — Niente, avait-elle dit, Tino Rossi il va me suivre dans la tombe. Dit également «Dorénavant» (à l'époque de Sauvé). Dit «Tranquille-aux-portes» (au temps de Lesage). Dit «La Piscine» (à l'époque de Bourassa le nageur). Dit «La cellule» au moment du F.L.Q. parce qu'on est venu fouiller sa bibliothèque un matin; deux messieurs polis, qui ont raflé un exemplaire de *Tristes tropiques* et un ancien numéro de *Cité libre*. Ensuite de quoi Réjean a passé deux mois dans une cellule de Parthenais... Dit, plus récemment: «Je-l'-sais-tu», à l'époque du référendum. Aujourd'hui, à ma connaissance, il ne lui reste qu'un sobriquet: Jean-Ca, dont il s'accommode comme il le fit de tous les autres.

Jean-Ca, donc. Il adore Blaise Cendrars:

— C'est un type français qui écrivait, me dit-il. Il haïssait ça, écrire. Mais il racontait ses voyages en transsibérien, en bateau, à pied, il décrivait des villes infernales. Il n'y avait jamais mis les pieds...

Et Jean-Ca me fait un clin d'œil énorme:

— Si, peut-être, un peu tout de même... Un p'tit séjour d'un mois, il en faisait un plat. Et foules lointaines de s'esbaudir, et journalistes d'en écrire, et critiques d'en gloser. Au Québec, cela nous arrive régulièrement maintenant, depuis qu'on nous a découverts. On nous fige chaque mois, depuis vingt-cinq ans; en petites portions surgelées, on nous vend dans les Europes et aux Etats (moins aux Etats, tu l'as sans doute remarqué). Nous avons atteint l'existence, mon chum, pense à ça quand tu auras le temps!

Ça commence bien. Moi qui étais venu pour une

interview sur Montréal, destinée à la revue *Liberté*: tomber sur un gâteaux.

— Parle-moi donc de la morosité, dis-je. Ça vaudra mieux.

— Cher niaiseux! Tu apprendras que Montréal aujourd'hui, puisque c'est ce qui t'intéresse, ignore les sensations subtiles. Morosité est un mot subtil, il s'en va en fumée. Cela n'existe pas. Nous aimons les mots forts, extrêmes, et nous vivons fortement et extrêmement. Tiens, un exemple: tout le monde se tutoie, ce qui passe pour influence américaine, les Américains sont familiers et se tapent dans le dos à tout propos, comme chacun sait. Or la langue anglaise vouvoie. Tu vois bien. C'est nous qui tutoyons, mon ami. Celui qui vouvoie passe ici pour homo, macho, nono, et il devrait voir un psy (il y en a cent, rien qu'à Côte-des-Neiges et au Boulevard Saint-Joseph). Ou alors il devrait aller chez la grande Fernande qui n'est plus rue de Bullion comme voilà un quart de siècle mais dans un condo... Tu veux l'adresse?

(Qu'on ne compte pas sur moi dans une revue sérieuse pour faire le proxénète. Et d'ailleurs elle ne s'appelle plus Fernande mais Cynthia, ce qui vous a une autre allure.)

— Montréal, reprit Jean-Ca, vit dangereusement et de sensations fortes. Voilà ce qui a changé. On boit du vin, on ne se marie plus, on lit *Désobéir*. C'est ça Montréal, maintenant, et je t'assure que ce n'est pas morose! Où tu vois de la morosité, toi? T'es vraiment un intellectuel ravagé.

— Tu exagères, Jean-Ca. Je sais bien que tu es contre tout le monde, mais enfin...

— Prends donc un carafon, niaiseux! Je t'ai dit qu'on boit du vin? C'est très important. Avant, quand ils ont fondé leur maudite revue *Liberté*, il n'y avait que deux sortes de bière, la grosse et la petite. La taverne était un lieu littéraire et politique. On en écrivait des livres. Il se buvait huit millions de bières par jour au Québec, six millions à Montréal. Aujourd'hui la Régie et les Dépanneurs ont changé

tout ça et le pinard de pinardier est devenu québécois. Nous avons une autre sorte d'ivresse. Mais le plus drôle c'est que rien n'a remplacé rien, et il se boit encore huit millions de bières par jour. Voilà ce que j'appelle le changement. C'est fondamental. Cela augmente la dialectique et cela la complique. Et ce n'est pas morose.

— Admettons, dis-je.

Jean-Ca me regardait en souriant. Et il reprit:

— On ne se marie plus, non plus, t'ai-je dit? Eh bien c'est très important. Tant qu'à parler de liberté, en voilà une de nouvelle. Les jeunes s'accotent, ils se concubinent et se monoparentalisent, ils sont heureux comme des papes et libres comme l'air. Tu trouves ça morose, toi? Tu ne serais pas un genre de moraliste, par hasard? Et les vieux, me diras-tu. Les vieux ont divorcé. Ils sont repartis en guerre avec une cégépienne ou une marie-de-franciste, voire une femme de leur âge, et ne veulent plus entendre parler de devoirs. C'est que nous sommes devenus la ville des droits. A force d'entendre parler de la libération de la femme, les hommes se sont libérés d'elle.

— D'après toi, on dirait le bonheur total.

— Affirmatif, dit Jean-Ca. Depuis le référendum, nous avons abandonné le projet collectif, nous passons notre temps en gloses de peu d'importance. Qu'un Charron écrive sa niaiserie, qu'une Leclerc arrive des Indes, qu'un Grégoire se satyrise, nous nous précipitons, journalistes en tête. On a envie de rire, comprends-tu ça? Essaie donc, tu me feras plaisir!

La rue Saint-Denis, doucement, ronronnait sa fête du soir. Je me sentais à deux doigts de comprendre le Montréal d'aujourd'hui, cette ville qui m'échappe, qui s'en va dans toutes les directions et dans laquelle il fait si bon vivre... Je me disais: une ville que vous ne connaissez pas par cœur, une ville qui ne se résume plus comme il y a vingt-cinq ans en quelques ghettos typiques et en quelques schémas d'architecture, bref une ville où il se passe des choses

que vous ignorez, c'est *enfin une ville*. Cela me frappait, soudain. Et Réjean de Carignan Spadda, surnommé aussi, jadis (j'avais oublié, excusez-moi) «le Juge», parce qu'il donne son avis sur tout sans qu'on le lui demande, remplissait encore nos verres. Il semblait en pleine forme. Il me souriait finement et m'éduquait avec commisération:

— Mon garçon, je vais te dire. Ecoute-moi bien. Montréal est la plus belle ville du monde, maintenant, parce qu'on n'y prend plus rien au sérieux. Ça, c'est le progrès, le vrai progrès. N'importe quoi se passe, on se précipite, on en parle, on en rit, c'est à qui sera le plus rapide pour trouver le plus de bibittes dans ça et le ridiculiser au plus vite, on est tous complices, toute la ville, tout le monde, comprends-tu à quel point c'est agréable?

Les choses sérieuses, on les a mises de côté. Comme à Byzance, jadis. Je n'ai pas besoin de t'expliquer, j'espère, ce qu'était Byzance? Bon. Nous autres, à Montréal, on a décidé définitivement de perdre notre temps, comme les Byzantins qui pendant des siècles s'occupèrent avec les querelles des iconoclastes: fallait-il, oui-zou-non, avoir des icônes? Nos icônes, ce sont l'économie à laquelle personne ne comprend rien mais ça occupe, l'ésotérisme des mages, la transcendance et la consultation des viscères, l'indépendance oui, non, mais, qui, quand, laquelle, devenue sujet (de conversation) après avoir été objet, et *cætera*, et *cætera*... Nous avons une foule de sujets, à vrai dire, de sujets de querelle que nous avons vidés de leur force combative pour n'en conserver que la glose. Le féminisme s'occupe du sexe des anges et du sexe des mots, et de l'absence de maîtresses-d'hôtel dans les restaurants. L'homosexualité est un sujet de conversation inépuisable, sont-elles racistes oui ou non?... Faut-il censurer la TV payante?... Quant à la littérature, qui semble t'intéresser, on publie tout, tout est bon, cela entretiendra la critique et la parlotte deux ou trois jours, deux ou trois semaines; il y a plus d'éditeurs que de syndicats...

— Tu mélanges tout, dis-je.

— Qui c'est qui la raconte, l'histoire? Tais-toi et rame. On rame bien, nous autres! On brasse tout, dans tous les sens, et ça n'engage à rien car rien n'est grave pour Montréal, aujourd'hui. La secte des fédéralistes, même, nous attire avec volupté, c'est tout juste si l'on ne souhaite pas bientôt l'arrivée au pouvoir des libéraux. Cela, mon chum, c'est la sagesse actuelle, c'est la fatigue d'avoir critiqué les icônes péquistes et le goût d'avoir de nouvelles icônes à démolir. On n'aura pas avancé d'un cran mais on aura de quoi rire. Montréal est la ville la plus drôle d'Amérique. J'ai dit.

Et il but, de nouveau, le cher Jean-Ca.

— Si c'est vrai, dis-je, c'est désolant. Il me semble que jadis vous vous battiez pour des choses graves: contre l'obscurantisme religieux, pour l'éducation laïque et gratuite, pour le français langue officielle, contre les...

— Mais on a gagné tout ça, mon garçon!

— Est-ce bien certain? dis-je.

— Ben non, niaiseux! On sait que ce n'est pas gagné! Tu ne nous apprends rien. Mais ça ne nous intéresse plus. Montréal est entrée dans le siècle du spectacle. Seuls nous attirent les shows: congrès, salons, fêtes et commémorations, convulsions musicales, et sécurité d'emploi pour nous permettre d'en profiter jusqu'à notre retraite qui sera paysanne, écologique et naturaliste. Ce sera l'âge du décapant des artisans. En attendant, Montréal se gave et se soulage par toutes ses ouvertures, les intellectuels discutent voyages, tennis et bicyclette, et moi-même qui n'ai jamais réussi à me fixer quelque part, moi-même qui te parle, je songe à me procurer un ordinateur.